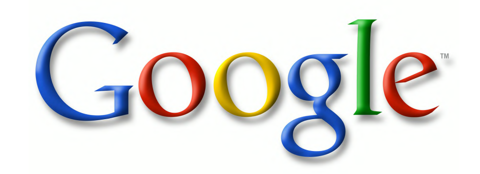



WIDENER
HN V2QE R


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRONDt
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

HISTORIQUE

20e BATAILLO[illegible]

CHASSEURS A PIED

[illegible]-1900



Ouvrages traitant de questions militaires

L'Europe actuelle et la prochaine guerre, [illegible], traduit de l'italien par J. Poggi, sous-lieutenant au [illegible] d'infanterie. — Volume in-18 de [illegible] pages ... 2 50

L'Armée française en 1887, par le général T... — Volume in-18 de [illegible] pages ... [illegible]

L'Infanterie française en 1887. — Brochure in-8° de [illegible] pages ... 1 »

Les Manœuvres d'automne. Ce qu'elles sont, ce qu'elles devraient être. — Vol. in-8° de 61 p. 2 »

La Vie militaire. — Br. de [illegible] pages ... » [illegible]

Les [illegible]. Réponse à M. Casimir-Perier, député de l'Aube, vice-président de la Chambre. — Br. in-18 de 24 pages ... » 50

Les Compagnies mixtes en [illegible]. — Vol. in-8° de [illegible] pages ... 1 50

La Guerre, l'Europe et les coalitions, ouvrage accompagné d'une carte hors texte. — Brochure in-8° de 72 pages ... 1 25

L'Alliance russe, réponse à M. le colonel [illegible], par le colonel Villot. — Br. in-8° de 72 p. 1 50

La France est prête ! ou réponse à l'ouvrage : pourquoi la France n'est pas prête ? — Brochure in-8° ... 2 »

La prochaine guerre franco-allemande, d'après le colonel [illegible], par un [illegible] de service. — Brochure in-8° de [illegible] pages. 1 »

L'Armée et la [illegible], par le capitaine [illegible]. Réponse à l'article de la *Revue des Deux Mondes* : *L'Armée et la Démocratie*. — Brochure in-8° ... 1 »

Les Batailles [illegible]. — La Bataille de [illegible] en 18[illegible], par A. [illegible]. — Brochure in-8° de [illegible] pages ... 1 25

HISTORIQUE

DU

20e BATAILLON

DE

CHASSEURS A PIED

(Précédé d'un Historique succinct des Chasseurs à pied)

1er Janvier 1891

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE
DU
20E BATAILLON
DE
CHASSEURS A PIED

1854-1890

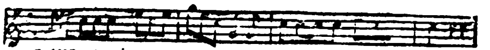
Rome, Mexique
Borny, Rezonville, Saint-Privat
Servigny, Villers-Bretonneux
Pont-Noyelles, Bapaume
Saint-Quentin



PARIS | LIMOGES
11, Place Saint-André-des-Arts | 46, Nouvelle route d'Aixe, 46.
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur.

2e ÉDITION. — 1891

Refrain du Bataillon.



AUX CHASSEURS DU 20e

Chasseurs,

De tous les devoirs qu'imposent aux Français leur dignité d'hommes libres et la vieille gloire de leur race, il n'en est pas de plus grand ni de plus impérieux que celui de défendre la patrie.

Qu'est-ce, en effet, que la Patrie ?

C'est le sol des ancêtres, ces Gaulois qui ne craignaient qu'une seule chose, que le ciel vînt à tomber sur leurs têtes ; c'est la terre que les aïeux ont fécondée de leurs travaux, arrosée bien souvent de leur sang et qui renferme leurs restes vénérés. C'est le pays où vivent nos familles, où naîtront et vivront à leur tour nos enfants. La Patrie ! c'est l'héritage de civilisation, de richesses, d'honneur, de bravoure et de générosité que nos pères nous ont laissé et qui fait de la France la première nation du monde. Il nous appartient de garder fidèlement ce

patrimoine et c'est pour cela que tous les Français valides doivent être prêts, au jour du danger, à venir se grouper sous le drapeau tricolore. Quand il faudra marcher à l'ennemi, c'est avec fierté, c'est avec joie que nous déploierons nos trois couleurs et que nous les suivrons à la victoire.

Dans ces grandes luttes que nous aurons à soutenir pour l'indépendance nationale, chaque Français aura son rôle, petit ou grand, et nous, chasseurs à pied, nous avons le droit d'être fiers du nôtre. C'est pour cela qu'il faut nous préparer sans cesse à le remplir dignement.

Nous sommes, parmi les soldats de la France, de ceux qui combattront au premier rang. Cet honneur, nous le devons aux vaillants qui ont porté avant nous le sombre uniforme dont nous sommes si légitimement fiers.

Ecoutez le récit de leurs exploits, il nous servira d'exemple ; nous aussi, le jour où la France fera appel à notre amour, à notre dévouement, nous nous donnerons complètement, sans réserve.

Nous aussi, nous saurons supporter de





longues privations, des fatigues, la faim, le froid, le manque de sommeil, enfin nous ferons notre devoir jusqu'à la mort pour assurer le salut de la Patrie et sa gloire, pour continuer sa mission dans le monde ; ces sacrifices, nos aïeux les ont faits ; grâce à eux, la France a traversé des crises épouvantables sans périr. La France, berceau des idées généreuses et chevaleresques, a su résister depuis plus de mille ans aux plus grandes épreuves.

A son origine, nous voyons nos aïeux les Gaulois avec Vercingétorix braver César et la puissance romaine qu'ils forcent à l'admiration.

Parmi les fondateurs de la nationalité française, nous voyons les Francs de Charlemagne, de ce grand empereur qui régna sur la plus grande partie de l'Europe.

Nous sommes les descendants de ces valeureux guerriers qui, entraînés par leur foi, bravant la mort, partirent pour les croisades, cette lutte gigantesque entre l'Orient et l'Occident.

C'est aussi sur la terre de France qu'est née Jeanne d'Arc, cette fille du peuple,

cette sainte, qui a chassé l'étranger du sol sacré de la patrie.

Enfin vous connaissez tous la grande Révolution française dont les armées ont repoussé, il y a cent ans, l'invasion étrangère, ont vaincu six coalitions et porté notre drapeau à Berlin, à Rome, à Vienne et dans toutes les capitales de l'Europe.

Et maintenant, honorons nos morts, les braves tombés au champ d'honneur, pensons sans cesse à la grandeur de la France, pensons aux conséquences de la dernière guerre qui pèsent encore sur elle ; pensons à ses malheurs que nous devrons effacer, à la douleur, aux souffrances de nos malheureux frères de l'Alsace-Lorraine arrachés à la mère-patrie !

Aujourd'hui, la France s'est relevée, trois millions de ses enfants sont prêts à courir à la frontière ; ce ne sera plus comme dans la dernière guerre où nos armées, inférieures en nombre et malgré leur héroïsme, ont vu leur échapper la victoire.

Chasseurs du 20e, jurons tous ensemble que nous ferons notre devoir et que notre



honneur sortira sans tache des épreuves, quelles qu'elles soient! nous lutterons fièrement et avec confiance ; tout nous fait présager le succès ; mais, s'il le faut, nous lutterons aussi en désespérés, l'ennemi ne pourra nous prendre que notre vie, jamais notre honneur.

Debout, chasseurs ! et au travail ! au travail sans relâche, pour nous préparer.

Prenons pour devise : *tout pour la Patrie ! vive la France !*

HISTORIQUE SUCCINCT

DES

CHASSEURS A PIED

Origine des chasseurs à pied.

Les chasseurs à pied actuels existent depuis 1840. Cependant, au siècle dernier, l'histoire avait déjà enregistré la création et les exploits de corps d'infanterie légère qui portèrent le nom de chasseurs, auxquels on peut faire remonter l'origine de nos bataillons actuels.

Le 17 mai 1788, les chasseurs à pied sont organisés en 12 bataillons à 4 compagnies commandés par des lieutenants-colonels et composés de montagnards et de fils de gardes-chasse. Ces corps firent brillamment les premières guerres de la République où quelques-uns d'entre eux se firent remarquer par leur solidité et leurs exploits. La loi du 28 février 1794 décida la formation de demi-brigades légères dont les éléments furent pris dans les bataillons de chasseurs à pied.

A partir de cette époque, il n'y eut plus que des régiments légers qui ne firent avec les régiments de ligne qu'une seule et même infanterie.

Divers corps portèrent néanmoins le nom de chasseurs à pied : il en existait dans la jeune et la vieille garde.

A la suite des expériences du fusil rayé, la création de la compagnie d'essai de tirailleurs fut décidée en 1837, grâce à l'influence éclairée du duc d'Orléans. Cette compagnie, recrutée parmi les meilleurs sujets et les plus adroits tireurs du 51e régiment de ligne, reçut un équipement particulier et une instruction spéciale. Les résultats obtenus ayant été reconnus satisfaisants le 14 novembre 1838, on créa à titre d'essai un bataillon qui porta le nom de tirailleurs de Vincennes. Une compagnie de ce bataillon, composée des hommes les plus forts, fut armée de la grosse carabine et constitua, par la puissance et la justesse de son feu, une véritable « artillerie à bras ». C'était la compagnie de carabiniers. Les résultats obtenus par l'instruction spéciale du bataillon le firent constituer définitivement en bataillon isolé par ordonnance du 28 août 1839. Commandé par le chef de bataillon Grobon, il fut envoyé en Afrique où la guerre continuait sans relâche, pour

compléter son éducation militaire et faire ses preuves au feu.

Il réussit largement dans la tâche qui lui fut imposée, car au bout d'un an ce bataillon, rappelé en France par les événements politiques qui se déroulaient en Europe, avait été cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, au glorieux combat de l'Oued-Djer et à la prise du col de Mouzaïa.

Le commandant DE LADMIRAULT. qui avait remplacé M. GROBON, et le capitaine CLÈRE ne comptaient pas moins de cinq citations chacun. Désormais, la réputation des chasseurs à pied était solidement assise.

Le bataillon de tirailleurs de Vincennes devait servir de type aux bataillons de chasseurs dont la création venait d'être décidée par décret du 27 octobre 1840. Les 10 bataillons formés au camp de Saint-Omer furent commandés dans l'ordre de leurs numéros par les commandants de Lamirault, Faivre, Camou, de Bousingen, Mellinet, Forey, Répond, Uhrich, Clère et de Mac-Mahon.

Dans toutes les campagnes qui ont été faites depuis 1840, nos chasseurs à pied se sont distingués par leurs exploits. La solidarité qui unit tous les bataillons de l'arme leur crée le devoir de connaître les plus beaux faits d'armes de chacun d'eux.

Conquête de l'Algérie.

Pendant la conquête de l'Algérie, les 6e, 8e, 9e et 10e bataillons prennent une part glorieuse à la bataille d'Isly, 14 août 1844; le 1er juin 1845, le 5e se distingue au combat de Tdjenna sous les ordres du commandant CANROBERT ; le 22 septembre de la même année, à Tifour, le commandant CLÈRE, du 9e bataillon, tombe au milieu de ses 110 chasseurs d'arrière-garde qui emportent son corps malgré les attaques furieuses de milliers de Kabyles. Le 23 septembre 1845, l'héroïque 8e bataillon succombe en entier à l'exception du caporal LAVAYSSIÈRE d'impérissable mémoire et de 9 braves sous les coups de 6,000 Arabes d'Abd-el-Kader ; la compagnie de carabiniers du capitaine DE GÉRÉAUX fait pendant trois jours dans le marabout de *Sidi-Brahim* une défense admirable, héroïque. Ce glorieux fait d'armes, noble exemple de courage militaire qui est inscrit sur le drapeau de l'arme, est un des plus beaux titres de gloire de l'armée française. En 1849, les 5e et 8e bataillons participent à l'assaut de Zaatcha et l'année suivante à la prise de Narah. Les 1er, 2e, 4e et 7e bataillons se font remarquer pendant la conquête de la Kabylie et les insurrections partielles de l'Algérie.

Au siège de Rome en 1849, les 1er et 2e bataillons avaient rendu des services signalés comme tirailleurs aux tranchées. De 1842 à 1848, en souvenir de leur créateur, les chasseurs à pied avaient porté le nom de chasseurs d'Orléans.

Au moment où la guerre de Crimée allait être entreprise, le nombre des bataillons de chasseurs est porté à vingt, par décret du 22 novembre 1853.

Guerre de Crimée.

En 1855, le bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale nouvellement créé, allait rejoindre les douze bataillons de l'arme qui se distinguaient à l'armée d'Orient. Ils sont à l'Alma, à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert et à *Sébastopol.*

A l'assaut du 18 juin 1855, le 5e bataillon, sous les ordres du commandant Garnier, réussit à pénétrer dans l'enceinte de Sébastopol, y résiste pendant cinq heures à toutes les forces qui sont envoyées contre lui ; sur 19 officiers, 18 sont mis hors de combat.

A la prise de Sébastopol, le 8 septembre 1855, les 4e et 17e, le 1er, le 9e et le bataillon de chasseurs de la garde se couvrent d'une gloire immortelle.

Au corps expéditionnaire de la Baltique,

le 12e bataillon avait participé à la prise de Bomarsund.

Chine.

Pendant les campagnes de Chine et de Cochinchine 1859-1862, le 2e bataillon soutient en Extrême-Orient la brillante réputation de l'arme et enlève au pas de course le pont de Palikao.

Guerre d'Italie.

Les chasseurs font la campagne d'Italie en 1859. A *Solférino,* après une mêlée terrible, le bataillon de chasseurs de la garde et le 10e bataillon s'emparent de deux drapeaux ennemis ; le chasseur MONTELLIER, de la garde, le sergent GARNIER, du 10e, rapportent ces glorieux trophées. Les aigles des chasseurs à pied sont décorées de la croix des braves. En 1860, le 16e bataillon prend part à l'expédition de Syrie.

Expédition du Mexique.

Pendant la guerre du Mexique, les 1er, 7e, 18e et 20e bataillons de chasseurs se distinguent à la prise de Puebla et dans les nombreuses expéditions à l'intérieur.

Guerre de 1870-1871.

Dans la campagne de 1870, nos batail-

lons de chasseurs luttent héroïquement à Frœschwiller, Sedan et Metz.

36 bataillons de marche remplacent les anciens bataillons aux armées de la Loire, de l'Est, du Nord et au siège de Paris. Bien que composés d'éléments les plus divers et non aguerris, ils se conduisirent comme de vieilles troupes et se firent remarquer entre tous dans les sanglants combats qui marquèrent la défense nationale en 1870 et 1871.

Les bataillons de marche participent aussi à la lutte contre la Commune; à la tête du 26ᵉ, le commandant BERNARDY DE SIGOYER sauve de l'incendie et de la destruction la plus complète l'admirable musée du Louvre. Deux jours après, il était pris et brûlé par les insurgés près de la place de la Bastille.

Une insurrection terrible éclate en même temps en Algérie; les 21ᵉ, 23ᵉ, 27ᵉ et 28ᵉ bataillons de marche y sont envoyés et se montrent, sur cette terre d'Afrique, dignes de leurs glorieux devanciers.

Dans le courant de l'année 1871, le nombre des bataillons de chasseurs est porté de 20 à 30.

Tunisie et Tonkin.

Pendant la campagne de Tunisie, les 7ᵉ, 23ᵉ, 27ᵉ, 28ᵉ, 29ᵉ et 30ᵉ bataillons savent

soutenir la brillante réputation des chasseurs à pied. Enfin, naguère encore en *Extrême-Orient*, la valeureuse conduite du 11e bataillon de chasseurs a valu au drapeau de l'arme l'insigne honneur d'une cinquième inscription.

Soyez donc fiers de votre nom, chasseurs à pied ! Soyez fiers aussi de votre numéro, chasseurs du 20e bataillon, de ce numéro qu'ont illustré les braves du Mexique, de Rezonville, de Servigny et de l'armée du Nord ! Dans leur cœur comme dans le nôtre étaient gravés ces deux mots :

Bravoure et Discipline !

HISTORIQUE DU 20e BATAILLON

PREMIÈRE PERIODE

(1854-1862)

OCCUPATION DE ROME

Le 20e bataillon de chasseurs à pied a été créé en exécution d'un décret impérial en date du 22 novembre 1853 et officiellement constitué le 15 janvier 1854 avec les 5e, 6e, 7e et 8e compagnies du 2e bataillon, sous le commandement de M. le chef de bataillon Cambriels. Le nouveau bataillon faisait partie de la 1re brigade de la 3e division de l'armée de Paris.

Le bataillon ne prit point part à la guerre d'Orient dont les opérations venaient de commencer ; mais dès les premiers mois de sa formation, il envoya de nombreux détachements destinés à renforcer les bataillons de chasseurs qui s'y trouvaient.

En mars 1855, le bataillon quittait Paris pour se rendre au camp d'Honvault et était attaché au 1er corps de l'armée du Nord (1re brigade, 2e division). Le 20 mai de la même année, le commandant Giraud

prenait le commandement du bataillon en remplacement du commandant CAMBRIELS, passé aux chasseurs de la garde. Dans le courant de 1856, le 20ᵉ fut envoyé à Narbonne, puis occupa le camp d'Elfaut et tint garnison à Saint-Omer jusqu'en septembre 1858, époque à laquelle le bataillon fut désigné pour faire partie du corps d'occupation des Etats Pontificaux ; Rome en était alors la capitale, et une armée française était chargée de défendre le pape Pie IX.

Parti de Saint-Omer le 16 septembre, le 20ᵉ arriva par étapes à Marseille le 14 octobre, fut embarqué à bord du *Christophe-Colomb* et arriva à Rome le 19 du même mois. Il fit dans les Etats du Saint-Siège un séjour de quatre années.

Si, pendant cette période, on n'a point de faits de guerre à porter à l'actif du bataillon, il est juste cependant de rappeler en passant les nombreux traits de courage, les actes individuels de dévouement par lesquels les militaires du 20ᵉ ont signalé leur séjour à Rome.

La population romaine garde encore le souvenir de l'incendie terrible qui, dans la nuit du 16 au 17 mai 1859, ravagea un des quartiers les plus populeux de Rome, le Ghetto. Accourus en toute hâte sur le lieu du sinistre, officiers et chasseurs du 20ᵉ rivalisèrent d'ardeur pour arrêter les pro-

grès du feu qui menaçait de prendre d'effrayantes proportions. Le chasseur Barbier sauva, au péril de sa vie, une femme et un enfant qui se trouvaient au 2e étage d'une maison dévorée par les flammes. Barbier fut cité à l'ordre et le pape Pie IX, en récompense de sa belle conduite, le décora de la médaille de sauvetage.

Le 11 août suivant, un autre chasseur, le nommé Giraudon, aperçoit un homme en danger de périr dans le Tibre ; il se jette résolument à l'eau tout habillé et le ramène sur la rive.

Le 5 février 1861, le chasseur Delabarre s'élance à la tête de deux chevaux emportés sur le Corso et parvient à les arrêter, évitant ainsi les plus grands malheurs.

Les faits de ce genre sont nombreux durant le séjour du 20e bataillon en Italie et justifient les regrets unanimes qu'il laissa dans la ville de Rome, lorsque, en juin 1862, l'ordre du Ministre le rappela en France.

Son séjour dans la patrie devait être de bien courte durée ; quelques jours après sa rentrée, le 28 juillet, il s'embarquait à Cherbourg à l'effectif de 820 hommes, à destination du Mexique.

Le 7 décembre 1859, le commandant Lepage des Longchamps avait pris le commandement du bataillon.

DEUXIÈME PÉRIODE

(1862-1865)

EXPÉDITION DU MEXIQUE

L'expédition entreprise contre le Mexique entrait dans une phase nouvelle. En présence des difficultés de toute sorte qui avaient rendu à peu près stériles les efforts du corps expéditionnaire, après l'échec fameux qu'il avait subi devant Puebla, après des pertes sérieuses que les maladies et le climat lui avaient infligées, le gouvernement français avait décidé l'envoi de nouvelles troupes à l'armée du Mexique.

Les troupes de renfort, dont faisait partie le 20e bataillon qui devait servir d'escorte au général Forey, commandant en chef le corps expéditionnaire, débarquèrent à la Vera-Cruz le 21 septembre 1862, après cinquante jours de traversée.

Le bataillon fut attaché à la 2e brigade (général Castagny) de la 1re division (général Bazaine). Après un séjour à la Vera-Cruz, du 21 septembre au 12 octobre, séjour que nécessitait le mauvais état des routes, détrempées par des pluies torrentielles, le bataillon, formant tête de colonne et escorté du commandant en chef, se mit en marche vers Orizaba.

On sait au prix de quelles fatigues et à travers quelles difficultés s'effectua cette première étape de la colonne expéditionnaire vers Puebla, objectif des opérations. Toute la zone comprise entre la Vera-Cruz et Orizaba était horriblement ravagée, l'ennemi ayant pris soin d'épuiser le pays pour affamer son adversaire. C'est à grand'-peine qu'on pouvait subvenir à l'alimentation des troupes. L'approvisionnement offrait les plus grandes difficultés ; les guerilleras exerçaient une surveillance active autour des abords des villages et ne se faisaient point un scrupule de pendre, sans autre forme de procès, les Indiens de l'Anahuac, soupçonnés d'apporter des provisions sur la route d'Orizaba. Enfin, les ravitaillements, envoyés de Vera-Cruz, n'arrivaient que quand l'insuffisance des moyens de transport n'y mettait pas obstacle.

Soumise à un tel régime, la santé des troupes ne devait pas résister longtemps à ces influences funestes.

Les chasseurs du 20ᵉ bataillon furent particulièrement éprouvés pendant cette première période de l'expédition. Dès le 16 octobre, l'effectif, déjà descendu à 515 hommes le jour du départ de la Vera-Cruz, ne comptait plus que 292 présents après quatre jours de marche.

Au delà de la rivière de Chiquihuite, le changement de température ne fit qu'augmenter le développement des germes morbides. En arrivant à Orizaba, le 14 novembre, le bataillon était réduit à 192 hommes ; sur ce nombre, 10 à peine étaient valides ; 112, minés par la fièvre, se traînaient péniblement, et 70, plus ou moins gravement atteints, étaient portés à dos de mulet. Tout le reste était mort ou à l'hôpital.

Qu'il soit permis de donner ici un regret à tous ces morts obscurs, succombant d'épuisement et de privations sur cette terre inhospitalière ! Qu'il soit permis de rappeler avec quelle patriotique opiniâtreté ils ont lutté contre la terrible épidémie qui les décimait ! Pas une défaillance pendant ces longues heures de souffrance ; ni plaintes stériles, ni découragement, ni démoralisation ! Ils n'ont cessé de montrer l'ordre le plus parfait, une discipline à toute épreuve, un courage qui ne s'est jamais démenti. Bel exemple d'abnégation et de dévouement au drapeau qui honore le numéro du bataillon ! Précieux souvenir que les chasseurs du 20e conserveront religieusement au fond du cœur !

A son arrivée à Orizaba, le bataillon fut reconstitué au moyen de détachements venus du 1er et du 18e bataillon de chas-

seurs, et alla occuper, du 6 au 11 décembre, le village d'Ingénio, situé à huit kilomètres en avant d'Orizaba. De là, il fut envoyé à Alcutzingo, village indien, auprès des Cumbres, où il s'établit pendant un mois, moitié campé, moitié cantonné. Pendant ce séjour, il fut employé à faire un service de reconnaissances journalières entre l'hacienda de Tecamalucan et le poste de Puento Colorado, situé entre les deux Cumbres.

Puebla et Mexico.

Cependant, pressé par les événements, le général en chef, sans attendre que les moyens de transport fussent aussi complets qu'il eût été nécessaire, avait dû se décider à passer les Cumbres et à gagner le plateau d'Anahuac, pays riche et bien cultivé.

Le 18 janvier 1863, le bataillon, à l'exception de deux compagnies, quitta Acultzingo sous les ordres du commandant Lepage des Longchamps pour se diriger sur San Andrès, petite ville située à droite de la route de Puebla, où il fut réuni en entier, le 25, pour séjourner jusqu'au 5 mars.

Siège de Puebla.

Dès les premiers jours de mars, tout le corps expéditionnaire commençait son mouvement de concentration autour de

Puebla. La division Bazaine, traversant Amozoc sans s'y arrêter, arriva le 16 mars en vue de la place et prit position vers le Sud, entre le Cerro-Amalucan et l'hacienda Alamos, tandis que la division Douay s'étendait par le Nord. Le bataillon, campé en arrière d'Alamos sur la route d'Orizaba, reçut l'ordre de fortifier la ligne d'investissement par des ouvrages en terre et de construire une redoute sur les pentes du Tepozutchile.

L'ennemi ne tarda pas à comprendre l'importance des opérations entreprises sur son front sud et tenta des attaques fréquentes de nuit, pour gêner les travailleurs et pour se ménager des communications avec l'extérieur.

Dans la nuit du 24 avril notamment, l'hacienda de Santa-Barbara, occupée par la 1re compagnie, capitaine Englinger, fut vigoureusement attaquée par des troupes d'infanterie mexicaine appuyées par l'artillerie de la place. Cette compagnie, forte d'environ 120 hommes, soutint la lutte jusqu'à 4 heures du matin et finit par repousser l'ennemi jusqu'à la garita de Tepozutchile.

Ce ne fut à vrai dire qu'un engagement d'avant-postes sans grande importance; mais plusieurs militaires du bataillon se distinguèrent par leur énergique attitude

et méritent une mention particulière ; ce furent :

Le fourrier Capgras, le caporal Henri, les chasseurs Schaefer et Verdier, blessés, Armagnac, Piéti, Simon et Goursaud.

Cependant les travaux d'approche en avant du fort de Totimehuacan se poursuivaient avec activité. Le bataillon, campé à la Caléra et au moulin de la Guadalupe, fournit des travailleurs à la tranchée et prit ainsi une part très active aux opérations importantes qui devaient décider de la reddition de la place.

Le 13 mai, à huit heures du matin, l'ennemi fit un sortie vigoureuse contre la première parallèle qui était à demi achevée. Il prononça son attaque sur la droite de la parallèle, et était déjà à 50 mètres des tranchées lorsque les chasseurs de la 3e, campés au lieu dit « la Ruine », en avant du moulin de Guadalupe, base des travaux d'approche, accoururent au pas de course, et, prenant l'adversaire en flanc, le forcèrent bientôt à battre en retraite en abandonnant un nombre considérable de tués et de blessés. Cette contre-attaque énergique ne nous avait coûté qu'un officier blessé, le sous-lieutenant Demarle.

Dans la journée du 16 mai, le fort fut vigoureusement attaqué par les batteries françaises ; le lendemain, 17 mai 1863, l'en-

nemi évacuait Puebla sans armes, et l'armée mexicaine se répandait en bandes désordonnées dans le camp français pour se constituer prisonnière.

La prise de Puebla est, dans l'histoire du Mexique, l'épisode le plus mémorable. L'honneur de ce fait d'armes revient, sans aucun doute, respectivement à tous les corps de l'armée expéditionnaire qui prirent part au siège ; il n'en est pas moins vrai de dire, en répétant le témoignage même du général en chef « que la reddition de la place était due à l'énergie avec laquelle les travaux d'approche avaient été conduits contre les forts du sud ».

Prise de Mexico.

Peu de jours après, le bataillon, formant colonne avec un bataillon du 3e zouaves et deux sections d'artillerie de montagne, sous les ordres du général Castagny, se mit en marche vers Mexico ; le 7 juin, la division entière faisait son entrée triomphale dans la capitale du Mexique.

Expéditions à l'intérieur.

Le bataillon, traversant seulement la ville, s'installe à Tacubaya, à huit kilomètres en avant. Il quitta Tuen-Baya au mois de juillet et, à dater de cette époque, jus-

qu'au mois de juin de l'année suivante, il ne prit plus aucun repos.

Il fit partie d'une forte colonne, placée sous le commandement du général Castagny qui parcourut le Mexique pendant toute une année, envoyant des détachements aux points menacés par l'insurrection et refoulant elle-même les Juaristes lorsqu'ils se hasardaient à inquiéter sa marche. Durant ces longues étapes, le bataillon eut de dures privations à supporter. Les anciens chasseurs du 20e n'ont pas perdu le souvenir de ces marches fatigantes faites tantôt sous un ciel de feu, tantôt sous des pluies torrentielles, et rendues plus pénibles encore par la menace continuelle de bandes de guérillas qui harcelaient la colonne. Malgré ces souffrances, le bataillon s'est toujours montré plein d'entrain et souvent même de gaîté dans les plus mauvais jours. Son attitude lui valut plusieurs fois l'éloge du général Castagny, qui, en maintes circonstances, n'hésita pas à lui confier les postes les plus périlleux et les missions les plus difficiles ; il s'en acquitta toujours à son honneur.

Voici trois exemples à rappeler :

Le sergent Berrias avait été laissé avec un détachement à Pahuca, à la disposition du colonel Aymard, du 62e de ligne, pour faire le service d'éclaireurs. Chargé le

9 novembre d'escorter un convoi, il fut attaqué à San-Xavier par les insurgés. Malgré l'infériorité numérique de sa troupe, il se jeta résolument sur les assaillants et les mit en fuite après leur avoir infligé des pertes sensibles. Modèle de bravoure et de discipline, le sergent BERRIAS devait trouver quelques années plus tard une mort glorieuse sur le champ de bataille de Borny. Quelques hommes avaient été blessés dans ce combat ; un d'eux, le chasseur AUBERT, mourut des suites de ses blessures. Le sergent BERRIAS fut cité à l'ordre général de l'armée pour avoir parfaitement secondé le commandant de la ligne de tirailleurs et avoir montré beaucoup d'énergie et de vigueur. Avec lui, le caporal REIBEL et cinq chasseurs étaient cités pour leur belle conduite.

La 6e compagnie, postée à Lagos, se distingua par un fait d'armes mémorable. Une section de cette compagnie, détachée à Salamanca, prit une part active au combat de Valle-Santiago, le 3 février 1864. Dans ce combat, le chasseur CHEVALIER, ayant aperçu un convoi de munitions engagé dans un chemin creux, parvint, à l'aide de trois de ses camarades, à lui barrer le passage et le força à se rendre tout entier.

Le 31 mars, cette même compagnie se

joignit à un détachement du 95e de ligne et à un escadron de chasseurs d'Afrique qui attaquèrent à Zuitzéo une colonne d'insurgés composée de cavalerie, infanterie et artillerie. L'ennemi perdit deux pièces de canon qui furent enlevées par le sous-lieutenant Perrot; l'infanterie mexicaine dut mettre bas les armes; la cavalerie seule put s'enfuir. Ce combat nous coûta une vingtaine de blessés parmi lesquels le caporal Paquelin, mort de ses blessures; à la suite de ce fait d'armes, le lieutenant Gaugain, commandant la compagnie, le sous-lieutenant Perrot et 14 sous-officiers, caporaux et chasseurs furent cités à l'ordre du jour de la division.

Enfin, il faut citer l'expédition conduite, le 5 février 1864, par le commandant Lepage des Longchamps, contre la petite ville de Colotlan, fortement occupée par les Mexicains.

Le bataillon avait marché jusqu'à 9 heures du soir sous une pluie torrentielle et par des chemins détestables. Après une marche de nuit prudemment conduite, la colonne d'attaque, composée de 60 cavaliers mexicains et de 100 chasseurs à pied choisis, arrivait au point du jour en vue des vedettes ennemies, se jetait impétueusement sur la position et l'enlevait par un vigoureux élan. L'ennemi perdit 8 hommes

et laissa entre nos mains 75 prisonniers dont 6 officiers, parmi lesquels le général Ghilardi, 2 canons de montagne, 2 couleuvrines, 127 fusils, 24,000 cartouches, 32 chevaux et un nombre considérable d'effets d'équipement. Le lendemain, le général Castagny citait à l'ordre du jour de la division pour leur belle conduite dans ce coup de main remarquablement exécuté : le commandant Lepage des Longchamps, le lieutenant Hervot, le sous-lieutenant Demarle, le sergent-major Guiraud, le caporal Paul et le chasseur Pech.

Par décret du 5 mars 1864, le commandant Deloye était remplacé par M. de Franchessin.

Le bataillon rentra à Queretaro le 9 juin et y tint garnison jusqu'au mois d'octobre; il se rendit de là à Mexico et fut dirigé en trois colonnes sur la Vera-Cruz où il s'embarqua pour la France, le 6 novembre 1864.

Le 28 octobre, le commandant Gautrelet avait remplacé M. de Franchessin, nommé lieutenant-colonel.

De 1865 à 1870, le 20e bataillon tint garnison à Lyon, à Paris et à Boulogne-sur-Mer. C'est là que vinrent le surprendre les événements qui précédèrent la déclaration de guerre en juillet 1870. Il était commandé depuis le 16 mars 1869 par le commandant de la Barrière.

TROISIÈME PÉRIODE

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE
(20 juillet-29 octobre 1870.)

Armée de Metz.

La guerre venait d'être déclarée entre la France et la Prusse, son ennemie séculaire.

240,000 Français allaient tenter de défendre contre 500,000 Allemands notre frontière envahie de deux côtés à la fois par l'Alsace et par la Lorraine. Le 20 juillet 1870, le 20e bataillon quitta Boulogne par les voies ferrées pour rejoindre l'armée du Rhin ; il fit partie de la 1re brigade (général Brayer) de la 1re division (général de Cissey) du 4e corps (général de Ladmirault).

Le 20e bataillon n'assista ni au combat de Sarrebruck, ni à la sanglante bataille de Spickeren, 6 août 1870 ; mais il allait bientôt s'illustrer dans les trois glorieuses journées des 14, 16 et 18 août pendant lesquelles il acquit une juste réputation de bravoure et de discipline achetée au prix des pertes les plus douloureuses. Cette réputation, il devait l'accroître encore

dans les brillants combats du 31 août et du 1er septembre.

Combat de Borny.

(14 août 1870.)

Après Spickeren, l'armée française battit en retraite sur Metz.

Le 14 août, vers 4 heures du soir, le 20e bataillon arrivait au polygone de Metz. La journée avait été des plus pénibles; des à-coups sans nombre avaient arrêté la marche de la colonne. Au lointain, le canon grondait depuis une heure dans la direction de Borny; c'étaient les Allemands qui attaquaient l'armée française pour l'arrêter dans son mouvement de retraite.

Vers 5 heures, on fit mettre les sacs à terre et, à l'exception de deux compagnies envoyées en soutien de batterie, le bataillon fut dirigé au pas de course, par la côte Saint-Julien, sur le champ de bataille et placé en réserve derrière la 1re brigade. Le village de Mey était alors le théâtre d'une lutte acharnée entre les Allemands et le 5e bataillon; on lança le 20e sur ce village dont une vive fusillade chassa promptement l'ennemi.

Quelques instants après, le bataillon perdait son chef dans des circonstances

qui honorent sa mémoire. Premier à donner l'exemple du courage, le brave commandant DE LA BARRIÈRE périt au premier rang, victime d'un piège déloyal dont nos ennemis n'ont que trop usé pendant la campagne.

Le jour baissait, la fusillade était vive dans le bois situé en avant du village et les chasseurs hésitaient à tirer, craignant que le 5e bataillon n'eût réoccupé le bois qu'il avait déjà pris et repris plusieurs fois.

Mort du commandant de la Barrière.

Le commandant DE LA BARRIÈRE, qui venait d'avoir son cheval tué sous lui, voulut s'en assurer et se porta en avant, le revolver au poing, suivi d'une section. Aussitôt, les Prussiens qui occupaient la lisière en sortirent en nombre, agitant des mouchoirs blancs, criant qu'ils se rendaient et levant la crosse en l'air. Le commandant fit cesser le feu qui partait des premières maisons et s'avançait seul vers l'ennemi lorsque tout à coup les fusils des Allemands s'abaissèrent et une décharge meurtrière coucha par terre le loyal commandant du 20e et plusieurs hommes de la section arrêtée en arrière, parmi lesquels le sergent BERRIAS et le chasseur COLAS, deux héros du Mexique.

Un cri de rage répondit à cet acte odieux, une terrible fusillade, suivie d'une attaque vigoureuse, débusqua les Prussiens du bois.

Sur la droite, le sous-lieutenant Cleftie chassa l'ennemi en plaine et barricada l'entrée du village. Vers 9 heures du soir, la fusillade cessa partout. On put alors relever les morts et les blessés et quelques instants après, tristes, la tête découverte, les chasseurs du 20e faisaient la haie devant le corps de leur commandant, qu'on ramenait au milieu d'eux pour lui rendre les derniers devoirs. Une balle lui avait traversé les deux tempes.

Le combat de Borny était terminé et les Prussiens repoussés se vengeaient en incendiant les villages de Sainte-Barbe et de Glatigny qui éclairaient le champ de bataille de leurs sinistres lueurs.

Le 20e bataillon avait perdu dans ce combat 2 officiers, son commandant et le sous-lieutenant Lacour, sorti de l'Ecole de Saint-Cyr depuis quelques jours à peine, tué aux compagnies envoyées en soutien de batterie; 2 sergents et 3 chasseurs tués et 19 blessés.

Dans une lettre écrite le 15 août et adressée au général de Ladmirault, commandant le 4e corps, le général de Cissey écrivait ce qui suit :

« Le 20e bataillon de chasseurs a été très remarquable dans l'occupation du village de Mey, dans le combat fort vif qu'il a soutenu, et dans la reprise du bois. »

Bataille de Rezonville.

Le surlendemain 16 août, c'était à Rezonville. Les Allemands nous attaquaient de nouveau pour arrêter notre marche en retraite. Conduit par le capitaine DELHERBE, le 20e bataillon formant tète de colonne de la division de Cissey se trouvait à la hauteur de Saint-Privat-la-Montagne.

Dans la direction de Rezonville, le canon gronde avec violence. Vers midi, le général de Cissey marchait au canon et débouchait bientôt avec ses troupes sur le plateau qui dominait le ravin de Greyère, où la division Grenier, écrasée par les projectiles ennemis, commençait à faiblir. Les sacs sont jetés à terre et le 20e bataillon entre en ligne.

Le déploiement du bataillon s'effectue avec une précision admirable, malgré un feu terrible qui couvre le sol d'une véritable nappe de plomb. Le général Brayer, ayant eu son cheval tué sous lui, met l'épée à la main, fait sonner la charge et s'élance à la tête de sa brigade. Le feu de l'ennemi redouble avec violence ; le géné-

ral, frappé à mort, tombe foudroyé à côté de son aide de camp, lui aussi mortellement atteint. La mort fait de cruels ravages parmi nous: le capitaine DE BERMONT, le lieutenant MESSELOT et le sous-lieutenant DUVERGER sont tués raide; les capitaines CLARA et DES GARETS sont blessés, un grand nombre de chasseurs jonchent le sol; mais rien n'arrête l'élan du bataillon qui s'avance par bonds en exécutant des feux à chaque halte, et, par son exemple, ramène au feu des subdivisions d'infanterie de ligne fortement éprouvées et désorganisées par la lutte acharnée qu'elles soutenaient depuis longtemps déjà.

Le ravin de Greyère qui séparait les combattants est traversé avec des pertes énormes et les Prussiens repoussés laissent 400 prisonniers entre les mains des chasseurs du 20ᵉ. A ce moment, la brigade couronnait la crête du plateau de Greyère. Une brigade de cavalerie allemande, profitant alors du désordre produit dans nos rangs par l'attaque à la baïonnette, débouche de Mars-la-Tour et fond sur la colonne française pour sauver les débris de la brigade Wedel qui venait d'être si cruellement repoussée.

Sans commandement, par un prodige inouï d'initiative et de discipline, la brigade Brayer se trouve instantanément for-

mée en ligne face à l'attaque. Les carrés improvisés, faits de soldats de toutes armes, ouvrent à courte distance un feu formidable ; d'après les documents officiels allemands, la brigade de cavalerie fut à peu près anéantie. L'artillerie française vint prendre position sur le plateau et empêcha tout retour offensif; la brigade put se rallier sous sa protection.

Le général de Ladmirault arriva immédiatement au galop vers le 20e bataillon et lui adressa publiquement les éloges les plus flatteurs.

La journée avait été chaude, la lutte sanglante. Le bataillon avait eu 3 officiers tués, 2 officiers blessés, 16 hommes tués, 12 mortellement atteints qui moururent de leurs blessures et 50 blessés.

Bataille de Saint-Privat.

Le 17 août, le bataillon reçoit l'ordre de battre en retraite sur Saint-Privat. Le lendemain, vers 11 heures et demie, le canon se fait entendre sur toute notre ligne; les Allemands achèvent leur mouvement tournant et attaquent avec fureur l'armée française pour la rejeter dans Metz.

Dès le commencement de l'action, le bataillon, fractionné en deux détachements, est employé en soutien de batteries. Sa

position est des plus critiques ; la batterie, que le détachement commandé par le capitaine Delherbe est chargé de protéger, est anéantie très rapidement par le feu de l'artillerie prussienne dont la supériorité numérique est écrasante ; deux batteries qui viennent successivement occuper le même emplacement sont détruites à leur tour. Les chasseurs, postés jusque-là à quelque distance des batteries malgré une grêle de projectiles, peuvent à grand'peine se retirer à l'abri d'une tranchée de chemin de fer qui les couvre des feux de l'artillerie.

Dans cette position, le bataillon prit part à la défense d'Amanvilliers ; mais, vers le soir, une partie des lignes ayant été forcée, le feu des batteries prussiennnes prit d'enfilade la tranchée et, malgré un héroïsme qui ne se démentit pas un instant, le bataillon dut battre en retraite ; il exécuta cette manœuvre avec un calme et une précision remarquables. Un détachement du 20e participa à la défense extrême du village d'Amanvilliers. Une division de la garde, entrant en ligne, protégea la retraite sur Metz et empêcha de plus grands désastres.

Le 20e avait perdu dans cette journée le capitaine Delherbe, le sous-lieutenant Cleiftie tués, le lieutenant de Closmadeuc ; mortellement frappé ; le capitaine Nadal,

grièvement blessé ; 17 hommes tués ou morts de leurs blessures et une cinquantaine de blessés ou disparus.

A la suite des combats des 14, 16 et 18 août, le général de Cissey citait à l'ordre du jour de la division : le commandant DE LA BARRIÈRE, les capitaines LECLÈRE, NADAL et CUGNIER et le lieutenant AMBROSI, plus 12 sous-officiers caporaux et chasseurs.

Du 19 au 30 août, le bataillon campa au pied du fort de Plappeville, près de Longeville ; c'est de là qu'il partit le 31 août pour marcher sur Servigny, où il allait donner encore une fois une preuve éclatante de sa valeur et de son esprit de discipline.

Le 28 août, le capitaine adjudant-major COPRI, du bataillon de chasseurs de la garde, était nommé chef de bataillon commandant le 20e.

Bataille de Servigny.

(31 août.)

Le 31 août, l'armée de Metz tentait une sortie pour percer la ligne d'investissement de l'ennemi. Désigné pour attaquer le village de Servigny, le bataillon s'avança au pas gymnastique, en bataille, sur le village, sans tirer, pendant l'espace de près de 2,000 mètres, aligné comme à l'exercice. Les obus emportaient des files, des escouades

entières; les hommes serraient les rangs et continuaient leur marche en avant avec un sang-froid dont notre histoire ne fournit que de rares exemples. Un pli de terrain permit à ces braves de reprendre haleine avant de recommencer leur course en avant. A mesure que nous avancions, les batteries prussiennes de Servigny se taisaient, elles disparurent bientôt de l'autre côté du village.

L'effet moral de ce mouvement fut tel qu'une partie de la ligne prussienne abandonna ses positions. Les chasseurs avaient abordé au pas de course le village fortifié et occupé très solidement et y pénétraient par plusieurs points à la fois, mais ils trouvèrent dans le cimetière une résistance des plus opiniâtres. Les échelons qui avaient été chargés d'appuyer l'attaque du 20e s'étaient laissé distancer, l'élan des chasseurs vint se heurter contre les retranchements organisés dans le cimetière et ils ne purent les enlever. Cependant, ils se dissimulèrent derrière les murs et les obstacles du terrain et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée du 3e corps: ce n'est que vers dix heures du soir que s'effectua le ralliement du bataillon.

Le caisson de munitions n'avait pu suivre le bataillon, un des chevaux de l'attelage ayant été tué, il fut laissé en détresse.



Le sapeur Glomeau, préposé à sa garde, ne voulut cependant pas l'abandonner, et, malgré la vive fusillade de l'ennemi, resta fidèle à son poste, près du caisson, jusqu'à ce qu'on vint le chercher à la faveur de la nuit.

Le général de Cissey, enthousiasmé de la belle conduite du 20e, fit venir son chef près de lui à son bivouac, et, en présence de son état-major et des chefs de corps de la division, lui adressa les paroles les plus élogieuses. Il lui dit que « ne pouvant embrasser tous les chasseurs du 20e, il voulait au moins embrasser son chef pour lui témoigner combien il était satisfait du sang-froid, de la bravoure et de l'audace qu'avait déployés le 20e dans cette marche admirable ; que tout le monde avait eu les yeux fixés sur le premier échelon, et qu'il n'y avait eu qu'une voix pour l'admirer ».

Toute la nuit, le bataillon resta, en première ligne, à quelques pas des Prussiens, qui, à la faveur d'un brouillard intense, avaient réoccupé Servigny. Après un combat qui dura toute la matinée du lendemain, l'ordre de retraite arriva; il fallut rentrer à Metz. Le bataillon avait éprouvé les pertes suivantes pendant le combat de Servigny : 1 officier tué, le lieutenant Marçais ; 5 officiers blessés, les capitaines Grosse et Cugnier, les lieutenants

Groth et Ambrosi et le sous-lieutenant Verney ; 42 hommes tués ou morts de leurs blessures ; 73 hommes blessés et 13 disparus ; soit, 6 officiers et 138 hommes hors de combat. . . . . . .

Dans un ordre général du 4e corps d'armée, en date du 6 septembre, étaient cités, au 20e bataillon, pour s'être particulièrement distingués, les capitaines Grosse et Cugnier, les lieutenants Groth, Ambrosi et Sacreste ; les sous-lieutenants Verney et Theiller, plus 26 sous-officiers, caporaux et chasseurs.

Tous les efforts de nos vaillantes troupes devaient, malheureusement, rester stériles. Encore quelques jours et cette valeureuse armée, l'élite de nos troupes, allait être réduite à déposer les armes. Ce jour-là, 29 octobre 1870, le désespoir de nos soldats fut immense : ce fut avec un vrai déchirement de cœur qu'officiers et chasseurs du 20e durent se séparer sur le chemin de la captivité.

Beaucoup n'en devaient pas revenir, mais leur mémoire survivra à ces douloureux événements. Le bel exemple du bataillon restera perpétuellement dans les annales des chasseurs à pied. Tous ceux qui auront l'honneur de servir au 20e bataillon sauront, au jour du danger, se rappeler les leçons de leurs anciens et se

montreront les dignes émules des chasseurs de Gravelotte et de Servigny.

LES 7e ET 8e COMPAGNIES PENDANT LA GUERRE

Après le départ du 20e bataillon, pour l'armée du Rhin, les 7e et 8e compagnies, qui formaient le dépôt, étaient restées à Boulogne-sur-Mer.

Le 16 août, la 7e compagnie reçut l'ordre de partir pour le camp de Châlons ; elle y concourut à la formation du 12e corps d'armée. Pendant la marche de l'armée du maréchal de Mac-Mahon vers Sedan, elle fut détachée au 1er corps, et, à la bataille de 1er septembre, elle servit de soutien aux batteries de réserve du 1er corps d'armée.

Pendant le combat, les servants des batteries venant à manquer, quelques chasseurs du 20e servirent volontairement de pourvoyeurs aux pièces. La compagnie eut, pendant le combat, 4 tués et une vingtaine de blessés dont le capitaine commandant Rodde.

La 7e compagnie fut comprise dans le sort malheureux de l'armée de Châlons et fut emmenée en captivité. Les 3 officiers de cette compagnie purent s'échapper et se retrouvèrent, plus tard, au milieu des

jeunes chasseurs du 20e bataillon de marche.

La 8e compagnie, laissant un dépôt à Boulogne, reçut l'ordre de gagner Rennes par les voies ferrées, le 3 octobre; elle comptait 330 hommes à l'effectif. Dans la nuit du 3 au 4, près de la station de Critot, le train dérailla ; ce fut une terrible catastrophe, une partie des voyageurs fut broyée ; à elle seule, la 8e compagnie eut 12 hommes tués et 106 blessés. C'est à Rouen que ces derniers reçurent les premiers soins. A son arrivée à Rennes, la compagnie puisa, dans le 5e bataillon de chasseurs, les hommes destinés à réparer ses pertes, et, le 5 octobre, elle fut incorporée au 3e bataillon de marche.

20e BATAILLON DE MARCHE

Le 20e bataillon de chasseurs à pied de marche fut formé par l'ordre du général Bourbaki, le 10 novembre 1870, à Boulogne, où se trouvait le dépôt du 20e bataillon. Placé sous les ordres du commandant Hecquet, il comptait 12 officiers, la plupart échappés de captivité, 33 sous-officiers, 50 caporaux, 10 clairons et 755 hommes, presque tous jeunes soldats de la classe 1870, comptant à peine un mois de service.

Il fut placé à l'armée du Nord qui, sous les ordres du général Faidherbe, défendait alors la ligne de la Somme.

Parti de Boulogne le 23 novembre pour rejoindre les troupes qui se réunissaient autour d'Amiens qu'elles devaient défendre contre la 1re armée allemande du général Manteuffel, le bataillon assista, le 24, au combat de Mézières; mais il ne reçut véritablement le baptême du feu qu'au combat de Gentelles.

Combat de Gentelles.

(26 novembre.)

Le 26 au matin, le 20e avait pris position sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Luce, en avant de Gentelles; il rentre dans ses cantonnements à 10 heures. Vers 1 heure, la compagnie de grand'garde signale l'arrivée d'une forte reconnaissance prussienne contre laquelle le 20e engage bientôt une vive fusillade. A 4 heures, une compagnie du 43e vient appuyer la gauche du bataillon.

A la tombée de la nuit, les chasseurs prennent l'offensive et rejettent les Allemands dans la vallée de la Luce. Dans cette marche en avant le sous-lieutenant Thiébault est blessé d'une balle dans le bas-ventre.

Le combat terminé, deux compagnies s'établissent en grand'garde en avant de Gentelles, le bataillon rentre dans ses cantonnements. Ce combat, où le 20ᵉ de marche venait de recevoir le baptême de feu avec une crânerie digne de vieilles troupes, lui coûtait 1 officier blessé, 3 hommes tués, 6 blessés et 5 hommes disparus.

Bataille de Villers-Bretonneux.

(27 novembre.)

Le 27 novembre, après être resté en position toute la matinée aux abords de Gentelles, le 20ᵉ de marche était rentré dans le village pour y faire la soupe sous la protection de la 1ʳᵉ compagnie installée dans les premières maisons, lorsque, vers 11 heures, des masses prussiennes considérables, se dirigeant sur Gentelles, se mirent à gravir les pentes du plateau sur lequel les troupes françaises avaient pris position.

Les chasseurs n'eurent que le temps de renverser leurs marmites et de prendre les armes pour se porter en ligne : c'était la bataille de Villers-Bretonneux qui s'engageait.

Pendant deux heures, le 20ᵉ résista aux efforts des Allemands ; malgré leur supériorité numérique, malgré le feu de deux

batteries d'artillerie placées hors de la portée de nos armes, il tint aussi longtemps que possible, mais ne recevant aucun secours, écrasé par les projectiles de l'artillerie, il dut effectuer sa retraite vers 1 heure et abandonna Gentelles. Malheureusement, par suite de l'étendue de la chaîne de tirailleurs en se repliant sur un grand bois situé en arrière, le mouvement ne put s'exécuter en même temps sur toute la ligne et le bataillon se trouva divisé en deux tronçons qui ne purent se rallier. Dans cette retraite, le lieutenant Rousset eut la cuisse traversée d'une balle.

Des troupes de ligne et des mobiles étant venus le renforcer, le tronçon de droite reprit l'offensive et put rentrer dans Gentelles, dont il chassa l'ennemi en lui infligeant des pertes sensibles.

Quant au tronçon de gauche, qui s'était maintenu sous un feu terrible, le long du chemin qui relie Gentelles à Cachy, il avait réussi à se porter à la droite de ce dernier village ; à ce moment, le sous-lieutenant Herbin tombait mortellement frappé ; mais les Prussiens, laissant un rideau de troupes pour masquer des batteries chargées d'incendier Gentelles et Cachy, concentrèrent leurs efforts sur Villers-Bretonneux et le combat cessa du côté du 20ᵉ.

A 9 heures du soir, Villers-Bretonneux

était pris et l'ordre était donné de battre en retraite au plus vite. Les deux parties du bataillon, toujours séparées, se retirèrent en traversant le champ de bataille à la lueur de l'incendie des deux villages. Le détachement de gauche dut faire 14 kilomètres sur une route encombrée de blessés et arriva exténué et affamé à Corbie à 2 h. 1/2 du matin. Les chasseurs dormirent sac au dos le long des murs et se remirent en marche à 2 heures, sous les ordres du commandant HECQUET, pour se retirer sur Arras. Ce détachement escortait une batterie d'artillerie.

L'autre détachement, conduit par le capitaine CARRÈRE, s'était retiré sur Amiens et de là sur Arras, par Doullens.

Le 20e avait perdu dans la journée du 27 : 1 officier tué, le sous-lieutenant HERBIN, 13 hommes tués, 88 blessés et 135 disparus.

Malgré cette retraite, la bataille de Villers-Bretonneux n'en n'était pas moins très honorable pour d'aussi jeunes troupes et grande fut la surprise des ennemis lorsqu'ils trouvèrent sur les morts du champ de bataille des livrets indiquant qu'ils n'étaient au service que depuis quelques jours. Nos jeunes soldats, tout inexpérimentés qu'ils étaient, avaient infligé aux Prussiens des pertes plus considérables

que celles qu'ils avaient subies ; aussi leur retraite s'effectua sans être inquiétée.

Le 29 novembre, le bataillon se trouva réuni à Arras et de là fut dirigé, le 1er décembre, sur son dépôt à Boulogne pour se réorganiser.

Onze jours après, il était prêt à reprendre la campagne et rejoignait l'armée du Nord, où il était placé à la brigade Fœrster.

Le général Faidherbe tentait alors une puissante diversion vers Amiens pour arrêter la marche de Manteuffel sur Rouen et le Havre.

Cette partie de la campagne du Nord fut très pénible, l'hiver sévissait avec une grande vigueur ; le pays, horriblement dévasté, ne pouvait plus subvenir à l'alimentation des troupes et les approvisionnements ne parvenaient à l'armée qu'avec les plus grandes difficultés. Ce fut un temps d'épreuves longues et pénibles ; il faut le dire à la louange du 20e bataillon de marche, il les supporta avec l'énergie des vieilles troupes et son attitude fut à la hauteur des circonstances.

Bataille de Pont-Noyelles.

23 décembre 1870.

A la fin de décembre, l'armée occupait,

aux environs de Pont-Noyelles, une très forte position qui n'était guère abordable que par les ailes.

Dès le début de l'action que préparaient les Allemands, le 20e avait été envoyé à l'extrême gauche avec ordre de tenir là jusqu'à l'arrivée du 23e corps venant de Corbie. Une vive fusillade s'engage entre les tirailleurs, pendant laquelle le lieutenant Grimès est tué et le sous-lieutenant Virot blessé au genou. Appuyé par une batterie de 12 servie par des marins, le bataillon résiste, sans reculer d'une semelle, aux efforts des Allemands, jusqu'à midi. La 5e compagnie, serrée de près, est obligée d'abandonner le village de Daours. A ce moment, le 23e corps entrait en ligne ; le bataillon, relevé de sa position, fit partie de la colonne d'attaque lancée contre le village de Querrieux ; la nuit arrêta le combat et l'armée du Nord, victorieuse, coucha sur ses positions par un terrible froid de 8 à 10 degrés.

Le lendemain, le combat recommença par une fusillade engagée entre les chasseurs et les Prussiens qui occupaient Querrieux : à 2 heures de l'après-midi, tout était terminé. Le 20e de marche avait perdu à Pont-Noyelles : 1 officier tué, le lieutenant Grimès ; 1 officier blessé, le sous-

lieutenant Virot; 1 sous-officier et 2 chasseurs tués, 22 blessés et 17 disparus.

L'armée allemande, renforcée de nombreuses troupes, exécuta un mouvement sur la droite française et le général Faidherbe donna l'ordre de battre en retraite. Ce mouvement s'exécuta dans l'ordre le plus parfait et, le 27 décembre, l'armée du Nord se trouva rassemblée derrière le canal de la Scarpe.

Combat d'Achiet-le-Grand et bataille de Bapaume.

(23 janvier 1871.)

Vers le 1er janvier, l'armée du Nord reprit l'offensive ; le général Faidherbe avait résolu d'attaquer le général Gœben, dont le corps d'armée était disséminé entre Bapaume et Péronne assiégé. Le 2 janvier, vers midi, la brigade Fœrster arrive en face du village d'Achiet-le-Grand, où 2,000 Prussiens se sont retranchés et reçoit l'ordre de s'en emparer. Le 20e bataillon fut désigné pour enlever le village, tandis que le 43e de ligne devait le tourner. L'attaque fut menée avec la plus grande vigueur et, malgré la plus vive résistance, les Prussiens furent rejetés hors du village, laissant une trentaine de prisonniers entre les mains des chasseurs du 20e bataillon qui

avait eu 2 officiers blessés, le capitaine AMBROSINI et le lieutenant MASSIET. Les Prussiens se retirèrent en désordre sur Bapaume, vivement poursuivis par les chasseurs, qui n'occupèrent malheureuse-Biefvillers que pour l'abandonner ensuite.

Ce combat et celui de Behagnies qui avait lieu le même jour étaient le prélude d'une bataille sérieuse, qui eut lieu le lendemain 3 janvier, à Bapaume, et fut glorieuse pour nos armes. Le 20e bataillon, qui ne fut engagé que comme soutien d'artillerie, ne subit que des pertes peu considérables (5 hommes tués et 8 blessés). Les Prussiens, battus, se mirent précipitamment en retraite ; malheureusement, l'armée de Faidherbe ne put profiter de son triomphe ; tandis que le centre était victorieux, les ailes opéraient leur mouvement avec trop de lenteur à cause de la neige qui encombrait tous les chemins et elles arrivèrent trop tard pour changer en déroute la défaite des Allemands. Malgré son succès, le général Faidherbe dut se retirer pour donner du repos à ses soldats, tandis que les Prussiens opéraient à la hâte un mouvement de concentration très menaçant.

Charge de cuirassiers prussiens.

(4 janvier 1871.)

Le lendemain de la victoire de Bapaume, le 20ᵉ bataillon, après avoir fait évacuer Grevillers par tous les traînards, prenait place à l'arrière-garde ; vers neuf du matin, par suite de l'allongement de la colonne et du mauvais état des chemins, il se trouvait à plus d'un kilomètre en arrière.

A ce moment, une forte troupe de cavalerie allemande, manœuvrant derrière les plis du terrain, vint, à la faveur du brouillard du matin, se placer derrière la colonne pour chercher à s'emparer de l'artillerie française engagée dans des chemins creux sillonnés d'ornières profondes et dans l'impossibilité de se mettre en batterie.

La situation était très critique. Averti par l'officier commandant la section d'extrême arrière-garde, le commandant Hecquet arrête immédiatement son bataillon sur le talus gauche de la route, les ailes repliées en demi-cercle. A peine ces dispositions sont-elles prises que deux escadrons de cuirassiers blancs partent à la charge et fondent sur la colonne française.

Avec le plus grand sang-froid, les chasseurs les laissent approcher sans tirer jusqu'à 80 mètres, puis ouvrent à cette dis-

tance un feu à volonté terrible. Emportés par leur élan, les cuirassiers culbutés les uns sur les autres arrivent jusqu'aux pointes des baïonnettes et sont fusillés à bout portant. Très peu parvinrent à s'enfuir sous une grêle de balles. Un officier et une dizaine de cuirassiers restèrent au pouvoir des chasseurs qui, menacés par plusieurs escadrons de réserve, se formèrent en carré pour continuer à marcher en retraite.

Grâce à l'attitude énergique du bataillon d'arrière-garde, l'artillerie était sauvée.

La brigade Fœrster tout entière qui s'était arrêtée au bruit de la fusillade, acclama le 20e bataillon de chasseurs de marche.

Ce beau fait d'armes comptera dans les fastes de l'armée du Nord. Il est la preuve manifeste d'une forte discipline. Il fait honneur aux jeunes soldats du bataillon et aux vigoureux officiers qui les commandaient.

Fidèle au système qu'il avait suivi jusque-là, le général Faidherbe, averti que l'armée de Paris allait tenter un suprême effort, quitta, le 11 janvier, la zone des places fortes et prit de nouveau l'offensive.

Le 18 janvier eut lieu le combat de Beauvois pendant lequel le 20e bataillon fut tenu en réserve et, le 19 janvier, les

Prussiens livrèrent à l'armée du Nord la bataille de Saint-Quentin, qui devait être la dernière de la campagne.

Bataille de Saint-Quentin.

(19 janvier 1871.)

L'armée du Nord était établie autour de Saint-Quentin qu'elle allait défendre contre les Allemands de Manteuffel. Le 20e de marche avait quitté Grand-Serancourt et s'était installé dans une sucrerie située à la droite du village de Grugies et le long du chemin de fer qui passe à l'est de cette sucrerie ; les bâtiments, très solides, entourés de tranchées profondes, rendaient cette position très forte et très importante.

Les Prussiens l'attaquent vers 9 heures du matin et dès le commencement de l'action font les plus grands efforts pour l'enlever.

Soutenus par une batterie de 4 et placés derrière le talus du chemin de fer, les chasseurs les tiennent en échec et conservent leur position au prix de pertes sensibles : 1 officier tué, le sous-lieutenant Lucien de Chilly ; 3 officiers blessés, le capitaine Troly et les lieutenants Godon et Laval ; 19 hommes tués, 101 blessés et 34 disparus.

L'ennemi recevait continuellement des

renforts et cherchait à nous envelopper : 20,000 Français luttaient contre 90,000 Allemands.

Mais le 23e corps, composé en partie de mobilisés. se débanda et se retira sur Saint-Quentin. La 2e division du 22e corps, compromise par ce mouvement de retraite, dut se retirer également. Accablée par le nombre, la 1re division perdait visiblement du terrain et le 20e bataillon, débordé par les deux ailes, se trouva bientôt sérieusement menacé. A 2 heures, la situation était telle, que le commandant donnait l'ordre de la retraite. Deux échelons furent formés et se retirèrent en défendant le terrain pied à pied sous une grêle de projectiles, à travers un terrain détrempé et presque impraticable.

La bataille de Saint-Quentin était perdue, nos troupes, épuisées par une journée entière de combat succédant à trois journées de marches forcées par un temps et des chemins épouvantables, étaient de tous côtés rejetées sur Saint-Quentin et obligées de battre en retraite sur Cambrai.

Cette retraite fut une des plus belles actions du 20e de marche qui donna une fois de plus, dans cette circonstance, le précieux exemple d'une discipline éprouvée.

Tandis que presque tous les corps de l'armée du Nord étaient débandés, mêlés

et en pleine déroute, le 20e bataillon seul, sac au dos, l'arme sur l'épaule, poursuivit sa marche dans le meilleur ordre et dans un silence sévèrement observé. Avec la batterie de 4, servie par les marins, c'était tout ce qui restait de la brigade Fœrster, et, sans avoir laissé en route un seul homme, le 20e bataillon arrivait à Cambrai le 20 janvier.

L'armée du Nord tout entière se concentrait autour d'Arras, de Douai, Cambrai et Lille. La campagne était terminée; le désastre avait été tel que le général Faidherbe ne put parvenir à reconstituer son armée avant le 29 janvier. A cette époque l'armistice fut conclu. L'armée du Nord fut dissoute le 17 février. Le 20e bataillon avait été transporté à Douai par voie ferrée quelques jours auparavant.

QUATRIÈME PÉRIODE

LE BATAILLON DEPUIS LA GUERRE

Le 20e de marche fut successivement envoyé à Dunkerque, puis au Havre. Le dépôt n'avait pas quitté Boulogne-sur-Mer pendant toute la campagne ; il avait ravitaillé le 20e de marche, habillé et équipé plus de 3,000 mobilisés. Le 26 avril, il fut

dirigé sur Douai. C'est dans cette ville que s'effectua, le 24 septembre 1871, la fusion de l'ancien et du nouveau 20[e] et que le bataillon fut définitivement reconstitué, sous les ordres du commandant COPRI. Les compagnies actives, au nombre de six, devaient tenir garnison au Havre et le dépôt à Douai. Du Havre, le 20[e] se rendit à Caen, où il séjourna du 4 janvier 1872 au 14 octobre 1873; puis il fut envoyé à cette époque à Dieppe qu'il quitta le 27 février 1874 pour se rendre à Rouen. Le 4 avril 1874, le commandant BRISSAUD prenait le commandement du bataillon; il était remplacé, le 18 avril 1878, par le commandant TANCHOT. Du 2 mai 1884 au 15 février 1886, le bataillon fut commandé par le chef de bataillon D'USSEL, remplacé par le commandant SOYER. Le 15 mars 1886, le 20[e] bataillon reçoit l'ordre de venir tenir garnison à Versailles où il arrive le 20 du même mois.

M. le gouverneur militaire de Paris ayant décidé que le drapeau des chasseurs à pied déposé à la place de Paris serait confié au 20[e] bataillon, une compagnie va, le 5 mai, prendre ce glorieux insigne à la place Vendôme. Le 8 janvier 1888, une nouvelle inscription : ***Extrême-Orient***, était ajoutée sur le drapeau aux noms ***d'Isly, Sidi-Brahim, Sébastopol,***

Solférino. Le drapeau était remis au mois d'avril de la même année au 18e bataillon de chasseurs en garnison à Courbevoie.

Le 12 septembre 1889, le chef de bataillon VIALLA prenait le commandement du 20e en remplacement du commandant SOYER, promu lieutenant-colonel.

Liste chronologique des commandants du 20e bataillon.

NOMS ET PRÉNOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
CAMBRIELS (Albert).....	Décembre 1853-mai 1854.	Général de division.
GIRAUD (Joseph)........	Mai 1854-décembre 1859.	
LEPAGE DES LONGCHAMPS (Edouard)............	Décembre 1859-mars 1864.	Colonel.
DELOYE (Charles	Mars 1864-mai 1864.	Général de division.
DE FRANCHESSIN (Ernest)	Mai 1864-août 1864.	Tué à Frœschwiller, comme colonel.
GAUTRELET (Claude-René)	Août 1864-février 1869.	Tué à Frœschwiller, comme lieut.-colonel.
DE LABARRIÈRE (Augustin-Maurice)	Février 1869-août 1870.	Tué à Borny, à la tête du bataillon.
COPRI (Alexandre)......	Août 1870-mars 1874.	Décédé.
HECQUET (Emile)........	Novembre 1870-mars 1872.	Colonel.
BRISSAUD (Léonce)......	Avril 1874-avril 1878.	Décédé gén. de brig. au retour du Tonkin.
TANCHOT (Louis)........	Avril 1878-mai 1884.	Colonel.
D'USSEL (Marie-Paul)...	Mai 1884-février 1886.	
SOYER (Louis-Léonce)...	Février 1886-septembre 1889.	Lieutenant-colonel.
VIALLA (André).........	Septembre 1889.	Commandant actuel.

Citations à l'ordre du jour.

NOMS	GRADES	MOTIFS ET DATES DE LA CITATION
BERRIAS	Sergent.	Chef d'escorte d'un convoi a rencontré l'ennemi en forces bien supérieures, l'a mis en fuite avec des pertes sensibles après un combat de deux heures, 9 novembre 1863.
LAMOTHE	Chasseur.	Se sont distingués dans ce combat.
SAULNIER	Id.	
BÉTHUNE	Id.	
ARMAGNAC	Id.	
STRIEGER	Id.	
REIBEL	Caporal.	
COCHIN	Chasseur.	Détachés aux contre-guerillas, se sont signalés dans un combat livré, le 12 décembre 1863, aux troupes réunies de Fragoso et Martinez.
BEUZELIN	Id.	
LEPAGE DES LONGCHAMPS	Commandant.	A conduit l'opération avec autant d'intelligence que de vigueur. (Expédition de Colotlan, 15 févr. 1864.)
HERVOT	Lieutenant.	Est arrivé l'un des premiers avec sa section sur le lieu du combat. (Expédition de Colotlan, 15 févr. 1864.)
DEMARLE	S.-lieutenant.	A su communiquer à ses hommes l'ardeur et l'entrain qui le distinguent. (Expédition de Colotlan, 15 févr. 1864.)
GUIRAUD	Sergent-major	Aussi remarquable par son courage que par son calme et son sang-froid. (Expédition de Colotlan, 15 févr. 1864.)

PALU	Caporal.	Brave soldat, intelligent et actif.	
PECH	Chasseur.	S'est fait remarquer par son entrain et sa vigueur.	
JOUBERT	Sergent-fourr.	A joint à beaucoup de courage l'attention la plus soutenue à maintenir la discipline et le bon ordre au combat de Valle-Santiago du 3 février 1864.	
QUÉRU	Caporal.	S'est élancé sur un mur à la poursuite de l'ennemi, Valle-Santiago, 3 février 1864.	
CHEVALIER	Chasseur.	A arrêté presque seul un convoi de munitions et a fait preuve d'énergie et de sang-froid, Valle-Santiago, 3 février 1861.	
GAUGAIN	Lieutenant.		Combat de Zuitzeo, 31 mars 1864.
PERROT	S.-lieutenant.	A la tête de 30 hommes du 95e de ligne a enlevé à l'ennemi son artillerie composée de 2 pièces de canon.	
PAQUELIN	Caporal.	Blessé.	
BISSEY	Sergent.	Blessé.	
CHARBONNIER	Chasseur.	Blessé.	
JOUBERT	Sergent-fourr.	S'est montré comme à Valle-Santiago plein d'énergie et de vigueur.	
MORGENTHALER	Caporal.		
AUDIER	Chasseur.		
LECHIERS	Clairon.		
LEPAGNOT	Chasseur.		
JOURDAIN	Id.		
KIRSCH	Id.		
BAUDON	Id.		
SALOMON	Id.		

NOMS	GRADES	MOTIFS ET DATES DE LA CITATION
CORRIOL	Chasseur.	Combat de Zuitzeo, 31 mars 1864.
RENAULT	Id.	
DE LA BARRIÈRE	Commandant.	Tué.
LECLÈRE	Cap. adj.-maj.	
NADAL	Capitaine.	Blessé.
CUGNIER	Id.	Blessé.
AMBROSI	Lieutenant.	
VENTURINI	Sergent-major	Blessé.
FELIP	Id.	Cités à l'ordre du jour du 25 août 1870 pour leur belle conduite dans les combats des 14, 16 et 18 août à l'armée du Rhin.
PROUTEAU	Sergent.	
QUILLARD	Id.	
ERPELDINGER	Id.	
REBILLET	Id.	
QUÉZIN	Id.	
GROS	Caporal.	
RUBEL	Sapeur.	
CASSON	Chasseur.	
GRANDJEAN	Id.	3 blessures.
MAILLARD	Id.	2 blessures.

CUGNIER	Capitaine.	Contusionné.	Cités à l'ordre du jour du 6 septembre pour leur belle conduite à la bataille de Servigny, 31 août 1870, armée du Rhin.
AMBROSI	Lieutenant.	Blessé.	
GROSSE	Capitaine.	Blessé.	
GROTH	Lieutenant.	Blessé.	
VERNEY	S.-lieutenant.	Blessé.	
SACRESTE	Id.	Blessé.	
THEILLIER	Id.	Blessé.	
VENTURINI	Sergent-major		
BADER	Id.	Blessé.	
ERPELDIEGER	Sergent.		
REBILLET	Id.		
QUÉZIN	Id.		
PROUTEAU	Id.		
DELORME	Id.		
GALLOPINI	Id.		
GODON	Id.		
GAZON	Id.		
CHALAND	Caporal.		
MONCEL	Id.		
MALEPEYRE	Id.		
LATAPIE	Chasseur.		
DAGOS	Id.		
RODIER	Id.		
PERRIN	Id.		
SAINT-MARTIN	Id.	Blessé.	

NOMS	GRADES	MOTIFS ET DATES DE LA CITATION
DANSÉ	Chasseur.	Cités à l'ordre du jour du 6 septembre pour leur belle conduite à la bataille de Servigny, 31 août 1870, armée du Rhin.
RUBEL	Id.	
APPENZELER	Id.	
DEFILINE	Id.	3 blessures.
TARDY	Id.	
DESTOMBES	Id.	
GIBERT	Id.	Blessé.
FONTAN	Id.	

Morts au champ d'honneur.

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
MEXIQUE		
AUBERT	Chasseur.	9 novembre 1863, à San-Xavier.
PAQUELIN	Caporal.	30 mars 1864, à Zuitzeo.
FRANCE		
DE LABARRIÈRE	Command.	Borny, 14 août 1870.
LACOUR	Sous-lieut.	
BERRIAS	Sergent.	
BRÉBANT	Id.	
COLAS	Chasseur.	
LEFEBVRE	Id.	
REINET	Id.	
DE BERMONT	Capitaine.	Rezonville, 16 août 1870.
MESSELOT	Lieutenant	
DUVERGER	Sous-lieut.	
ROGER	Sergent.	
MICHAUD	Caporal.	
MAS	Clairon.	
MAYLENE	Chasseur.	
GRANIER	Id.	
MORIN	Id.	
CÉSAR	Id.	
LE GALL	Id.	
COROLLER	Id.	
MILHET	Id.	
ECHELIN	Id.	
BERT	Id.	
BÉRART	Id.	
MENU	Id.	

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
GOYON.................	Chasseur.	Rezonville, 16 août 1870.
BINGER................	Id.	
MOULARD DE VILLEMA-REST................	Serg.-maj.	
LOMBARD..............	Caporal.	
OLICHER..............	Chasseur.	
BALOT.................	Id.	
LAFORGUE..............	Id.	
CHARRIÈRE............	Id.	
THOMAS...............	Id.	
ABADIE................	Id.	
BARENNE..............	Id.	
FAISANT...............	Id.	
DECAUX...............	Id.	
GREZILLON............	Id.	
DELHERBE.............	Capitaine.	Saint-Privat, 18 août 1870.
CLEFTIE...............	Sous-lieut.	
DE CLOSMADEUC.......	Lieutenant	
GUY...................	Caporal.	
CHARBONNEAU.........	Chasseur.	
CHAMPAGNE...........	Id.	
MAINDRON.............	Id.	
ZIÉGER................	Id.	
LHEUREUX.............	Id.	
MERTEN...............	Id.	
MANIÈRE..............	Caporal.	
VERGÉ.................	Clairon.	
DIVAT.................	Chasseur.	
ACHEREINER...........	Id.	
RIVAUDON.............	Id.	
RENARD...............	Id.	
DUTEIL................	Id.	
NEVEUX...............	Id.	

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
GIRAUDET	Chasseur.	Saint-Privat, 18 août 1870.
PAGÈS	Id.	
MARÇAIS	Lieutenant	Servigny, 31 août 1870.
BARTHE	Sergent.	
LORRAIN	Cap.-clair.	
LEGRAS	Chasseur.	
MOUGLAS	Id.	
SIMON	Id.	
GEOFFROID	Id.	
ROUDIA	Id.	
BERTHOUD	Id.	
LAMARQUE	Id.	
BADER	Serg.-maj.	
GROSSETÊTE	Caporal.	
DESTABLES	Id.	
FLOQUART	Id.	
MACHAOU	Chasseur.	
AUGÉ	Id.	
LAMOUREUX	Id.	
LIMOUZIS	Id.	
BADARÉ	Id.	
SPIESS	Id.	
PAJOS	Id.	
DEFILINE	Id.	
PRADELLES	Id.	
ROUHAUD	Id.	
RAVILLARD	Id.	
LARTIGUE	Id.	
MICHEL	Id.	
PUMAJOU	Id.	
CHOLLOUX	Id.	
GOUTARD	Id.	
TUFFIN	Id.	

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
HAQUANT	Chasseur.	Servigny, 31 août 1870.
BRACHET	Id.	
LAFOND	Id.	
BOURDON	Id.	
ECUROUX	Id.	
BURGER	Id.	
LALEVÉE	Id.	
PERRIN	Id.	
COUGET	Id.	
CLAVERIE	Id.	
ARNAUD	Id.	
LATAPIE	Id.	
DUMAIN	Clairon.	Sedan, 1er septembre 1870.
LE GALL	Sapeur.	
ZOIFFON	Chasseur.	
PAPILLON	Id.	

BATAILLON DE MARCHE

(ARMÉE DU NORD)

HERBIN	Sous-lieut.	Villers-Bretonneux, 26-27 novembre 1870.
LACOSTE	Chasseur.	
BOSSERELLES	Id.	
LAMOUREUX	Id.	
RODRIGUES	Id.	
ETIENNE	Id.	
CAILLOUX	Id.	
DUCROITOY	Id.	
DIET	Id.	
FIÉRET	Id.	
VERRECQUE	Id.	
BOUNEAU	Id.	
FRESNEAU	Id.	
LABAUDIE	Id.	

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
GRIMES	Lieutenant	Pont-Noyelle, 23 décembre 1870.
VIROT	Sous-lieut.	
VERNEZ	Sergent.	
TAILLARD	Chasseur.	
BOUCAUD	Id.	
REYNIER	Caporal.	Achiet-le-Grand, 2 janvier 1871.
MAURON	Chasseur.	
DELASSOS	Id.	
ARDOUIN	Id.	
LAVAL	Id.	
TÉRON	Id.	
HENRY	Id.	Bapaume, 3 janvier 1871.
BOURGEOIS	Id.	
SULPICE	Id.	
GOFFARD	Id.	
DE CHILLY	Sous-lieut.	Saint-Quentin, 19 janvier 1871.
PICASSO	Sergent.	
DAUSSIN	Chasseur.	
LECAS	Id.	
VIDEAU	Id.	
KRAMB	Id.	
DUMONT	Id.	
LEBRAU	Id.	
BAUX	Id.	
BATT	Id.	
MAROUSE	Id.	
PART	Id.	

NOMS	GRADES	DATE DES COMBATS et engagements
FAURE................	Chasseur.	Saint-Quentin, 19 janvier 1871.
PERRET...............	Id.	
HOUTE................	Id.	
BRISSAUD.............	Id.	
TIBAL................	Id.	
JUDAS................	Id.	
ALLAIN...............	Id.	
CARESNEL.............	Id.	

Il n'est pas possible de donner, dans cet extrait de l'historique du 20e bataillon de chasseurs, la relation de tous les faits d'armes qui sont inscrits sur le drapeau de l'arme, mais il en est un que tous les chasseurs doivent connaître particulièrement, c'est le combat de *Sidi-Brahim*.

La solidarité la plus étroite unit les trente bataillons de chasseurs à pied depuis leur origine ; aussi l'héroïque fait d'armes de *Sidi-Brahim* accompli par le 8e bataillon de l'arme a-t-il été considéré par tous comme un apanage de gloire que chaque bataillon revendique.

Combat de Sidi-Brahim (1).

(25 septembre 1845.)

Le 21 septembro 1845, le caïd de la tribu des Souhalias, nos alliés, était venu demander au colonel DE MONTAGNAC, commandant supérieur de Djemâa Ghazouat, aide et protection contre l'émir Abd-el-Kader en personne qui menaçait de tomber sur leurs tribus. Tenté par l'envie de s'emparer de l'émir, le colonel se décida à sortir avec la majeure partie de la garnison; 60 hussards du 2e régiment sous les ordres du commandant COURBY DE COGNORD et cinq compagnies du 8e bataillon de chasseurs d'Orléans fortes de 346 hommes sous les ordres du commandant FROMENT-COSTE.

La colonne sortit de Djemâa à 10 heures du soir emportant des vivres pour six jours; elle marcha jusqu'à 2 heures du matin, à l'ouest, dans la direction de l'oued Taouli. La nuit fut passée sur les bords de cette petite rivière, les hommes couchés au pied de leurs faisceaux.

Au jour, 22 septembre, le colonel fit

---

(1) Sidi-Brahim est un marabout situé à 14 kilomètres de la petite ville de Nemours (Djemmâa Ghazouat), près de la frontière du Maroc (province d'Oran).



établir le camp, on déjeuna et à 11 heures on se remit en marche, mais cette fois en appuyant au sud-est. La colonne ne fit que deux lieues et campa sur l'oued Tarnana ; déjà des cavaliers paraissaient sur les crêtes voisines, une reconnaissance fut reçue à coups de fusil, les avant-postes furent inquiétés dès 2 heures de l'après-midi.

On était en présence de l'ennemi, l'influence seule de l'émir Abd-el-Kader pouvait donner cette assurance inaccoutumée. Le colonel de Montagnac instruisit de ces faits le capitaine du génie, commandant supérieur de Djemmâa par intérim, et le prévint qu'il ne pouvait rentrer sans exposer les Souhalias à être enveloppés.

Au jour, on s'aperçut que les postes arabes s'étaient rapprochés à la faveur de la nuit et les crêtes à environ mille mètres du camp se couvraient de cavaliers dont le nombre, à 7 heures du matin, fut estimé de six à sept cents.

A 9 heures, le colonel laissa le commandement au commandant Froment-Coste, du 8e bataillon, et se mit en marche avec les hussards et les 3e, 6e, 7e compagnies et trois escouades de carabiniers, commandées par le sergent Bernard ; l'infanterie était sans sacs, la cavalerie marchait en tête, au pas, le colonel la

conduisait lui-même. On s'avança ainsi à 400 mètres environ. Là l'ennemi semblant vouloir tenir, la petite colonne s'arrêta un instant pour se reformer; puis, laissant l'infanterie en place, le colonel s'élança à la tête de la cavalerie et se rua sur les groupes ennemis. La plus grande partie des hussards périt dans cette première charge. La retraite se fit sur l'infanterie qui arrivait déjà au pas de course; on reprit l'offensive et les trois compagnies marchèrent résolument à l'ennemi.

Un ravin se présentait qu'il fallut franchir; à peine y furent-elles engagées que des avalanches de cavaliers et de Kabyles s'y précipitèrent de toutes parts. On était loin de s'attendre à un ennemi si nombreux; les espions avaient trompé la foi du colonel, qui n'avait pu voir qu'une très petite partie des Arabes habilement cachés dans les plis d'un terrain excessivement accidenté. Cependant on parvint à prendre position.

Le carré fut formé dans le plus grand ordre et alors commença cette horrible scène de destruction. Le colonel DE MONTAGNAC tomba des premiers et ceux qui, quelques mois plus tard, furent appelés à recueillir les précieux restes de ces héroïques victimes du devoir et de la discipline ont pu lire sur le terrain, que les

ossements jonchaient en carré, comment chacun mourut à sa place et dire combien etait vraie cette poétique expression d'un des merveilleux échappés de ce massacre : « Sans cartouches, ne pouvant plus riposter, ils ont attendu la mort et sont tombés comme un vieux mur que l'on bat en brèche »

Mais déjà le second et non moins douloureux épisode se préparait.

Deux hussards envoyés par le colonel mourant, avaient porté au commandant Froment-Coste l'ordre de l'appuyer avec une compagnie : il était arrivé à un quart de lieue du champ de carnage, quand tout à coup la cessation de la fusillade et l'arrivée bruyante de milliers d'Arabes lui apprirent que tout était fini avec le colonel de Montagnac.

En toute hâte, il gagne sur sa gauche un point plus convenable pour la défense et y forme en carré sa petite troupe (compagnie Burgard et deux escouades de carabiniers) qui dorénavant ne doit plus compter que sur elle-même. Bientôt, il est enfermé dans un cercle d'ennemis qu'enivre un premier succès.

A cette vue, un jeune chasseur s'écrie tout ému :

— Nous sommes perdus ! nous sommes morts !

— Quel âge as-tu? lui dit le commandant.

— Vingt-deux ans.

— Eh bien! j'ai souffert dix-huit ans de plus que toi; c'est ici que nous devons mourir; je vais te montrer à tomber, le cœur ferme et la tête haute.

Le digne chef du 8e tombe aussitôt frappé à la tête; bientôt après lui tombaient le capitaine adjudant-major DUTERTRE, qui avait pris le commandement, et le capitaine BURGARD; l'adjudant THOMAS est enlevé en exhortant ceux qui restaient debout à mourir en braves, sur le corps de leurs officiers. Sur cet affreux champ, il ne reste plus que douze hommes criblés de blessures.

Restait le capitaine DE GEREAUX.

Il rallie la garde du troupeau (une escouade de la 3e), les muletiers du bataillon, la grand'garde, commandée par le caporal LAVAYSSIÈRE (2 escouades de la 3e), et avec 80 hommes, se jettent dans le marabout de Sidi-Brahim qui est à vingt minutes du camp; mais la possession de ce marabout, il doit l'acheter au prix de cinq hommes tués. Il s'y installe et y organise la défense: le mur d'enceinte, qui n'a qu'un mètre de hauteur, est couronné de créneaux, l'entrée en est fermée avec des cantines, chaque face reçoit 20 hommes; un homme de

bonne volonté, un brave que nous avons déjà nommé, le caporal Lavayssière grimpe sur le dôme du marabout au milieu d'une grêle de balles et y plante un drapeau tricolore, improvisé avec la ceinture rouge du lieutenant de Chappedelaine à laquelle on a ajouté quelques débris de linge. Ce drapeau les sauvera s'il est reconnu par la colonne de Barral, que l'on sait rayonner dans les environs.

Trois jours (23, 24 et 25 septembre) et trois mortelles nuits se passent dans ce misérable réduit, au milieu des plus horribles angoisses de l'insomnie, de la chaleur, de la faim et de la soif, de la soif surtout qu'ils cherchent à étancher avec de l'urine mêlée d'un peu d'absinthe trouvée dans les cantines.

Pendant tout ce temps, entourés d'une triple ligne d'Arabes, ils ne cessent de combattre à coups de fusil d'abord, puis, quand leurs balles coupées en quatre ne leur offrent plus qu'une faible ressource qui va disparaître bientôt, en renvoyant aux Arabes des pierres que ceux-ci leur lancent en immense quantité (on en retira quatre prolonges de la cour du marabout). Le capitaine de Gereaux est admirable pendant cette longue épreuve ; la vigueur de son âme soutient les braves qu'il commande, il leur a communiqué son énergie;

le lieutenant DE CHAPPEDELAINE et le chirurgien aide-major ROZAGUTTI, sont à côté de lui, ils lui prêtent jusqu'au dernier moment le secours de leur infatigable courage. Deux premières sommations sont repoussées, une troisième est bientôt apportée au marabout. LAVAYSSIÈRE la reçoit et s'empresse d'aller la communiquer à son chef, qui était allé se reposer dans le marabout à côté de son lieutenant, l'un et l'autre souffrant de leurs blessures. Le capitaine ne veut faire aucune réponse. Le caporal lui demande son crayon et écrit au bas de cette sommation : « M... pour Abd-el-Kader ! Les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais ! » Il tend la lettre à son capitaine qui trouve encore la force de sourire et de lui dire : « Tu as raison, caporal, fais-leur tenir cette réponse ».

C'est ainsi qu'il a été donné au héros dont s'enorgueillit le 8e de réaliser le mot contesté de Waterloo.

C'est alors qu'Abd-el-Kader fait venir le capitaine DUTERTRE prisonnier et blessé et lui dit : « Va trouver les tiens, renouvelle-leur ma proposition, la vie sauve s'ils se rendent, pour eux et pour toi ; sinon, je les exterminerai jusqu'au dernier, je te ferai couper la tête et je donnerai ton cœur en pâture à mes slonghis.

Acceptes-tu mes conditions? — J'accepte, dit DUTERTRE. Il s'approche alors du marabout, fait appeler le capitaine DE GEREAUX; en lui serrant la main, il s'adresse à la petite troupe des défenseurs du marabout: « Chasseurs, dit-il simplement, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête, faites-vous tuer jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre. »

Nouveau Régulus, DUTERTRE va se reconstituer prisonnier. Abd-el-Kader, furieux de la réponse qu'on lui apportait, ordonne de le décapiter et fait promener triomphalement sa tête sous les murs du marabout.

L'émir envoie alors devant le marabout une dizaine de prisonniers, les mains liées et entourés d'une escorte. Il espérait que cette vue démoraliserait la défense et amènerait une capitulation. LAVAYSSIÈRE, qui comptait parmi ces prisonniers plusieurs de ses compatriotes du Midi, leur crie, dans son patois: « Couchez-vous! » Ceux-ci s'étendent aussitôt, et, au commandement du caporal, une fusillade terrible commence sur l'escorte et même sur l'entourage de l'émir, qui, placé à quelques centaines de mètres, attendait l'effet de sa démonstration. Abd-el-Kader est même atteint à l'oreille.

Tous les assauts furieux des Arabes ont

été successivement et durément repoussés.

Enfin, le 26 au matin, quand il ne reste plus aux défenseurs d'espoir d'être secourus et que les dernières forces vont leur échapper, ils tentent un effort suprême, et, au point du jour, franchissant l'enceinte par les quatre faces à la fois, ils se précipitent sur les postes arabes qu'ils enlèvent à la baïonnette et marchent sur Djemmâa, dont ils sont séparés par trois lieues environ.

Les blessés sont au centre ; DE CHAPPEDELAINE est à l'arrière-garde ; il y mourra la carabine à la main. Les premiers pas de cette désastreuse retraite sont faciles ; mais bientôt l'éveil est donné : les Kabyles descendent de tous côtés de leurs villages. Cependant, le grand plateau qui conduit vers Djemmâa est parcouru avec un rare bonheur ; pour franchir ces deux lieues et demie, ils n'ont eu que cinq blessés qu'ils ont pu emmener ; ils sont en vue de la place, mais un dernier obstacle se présente qui sera leur tombeau : c'est un immense ravin dans lequel ils doivent descendre et dont ils doivent suivre les sinuosités, car ils n'ont pas la force d'en gravir l'escarpement opposé ; jusqu'ici, ils n'ont été attaqués qu'en flanc et en queue ; maintenant le passage leur est fermé par les Ouled-Ziris, dont le village est sur le

chemin qu'ils parcourent : il faut se frayer la route à la baïonnette, et tel est l'acharnement de l'attaque que, dans un espace de quelques mètres, ils doivent trois fois former le carré ; de Chappedelaine meurt dans le deuxième ; le capitaine de Gereaux dans le troisième, à mille mètres de la place.

Lavayssière restait seul debout avec quelques carabiniers et le hussard Nataly. L'ennemi, distançant la petite troupe, lui coupe de nouveau la retraite. « Mes amis, s'écrie Lavayssière, il n'y a plus de carré possible ! en avant et à la baïonnette ! » Suivant l'expression de Lavayssière lui-même, « le combat devint de la folie, de la rage, un massacre, une boucherie indescriptible. »

Enfin, le passage est forcé et cinq hommes se retrouvent debout autour de l'héroïque caporal, tous désarmés ; seul, Lavayssière avait conservé sa carabine.

Quelques chasseurs, échappés au massacre, rejoignent le petit groupe. Ils arrivent neuf aux portes de Djemmâa. La garnison fit une sortie et rapporta les corps de six malheureux blessés.

Le 8e bataillon de chasseurs se trouvait réduit à quinze survivants, c'étaient : Lavayssière, caporal ; Jean-Pierre, caporal-conducteur ; Langlais, Rismond, chas-

seurs; SIGUIER, clairon; DELFIEU, LAPPARAT, FERT, LANGEVIN, MÉDAILLE, ANTOINE, TRESSY. LÉGER, MICHEL, AUDEBERT, carabiniers. Ce dernier mourut épuisé en entrant dans Djemmâa; JEAN-PIERRE ne lui survécut que quelques instants. FERT, MÉDAILLE et SIGUIER succombèrent quelques jours après.

8 officiers du bataillon et 252 sous-officiers et soldats étaient morts dans ces quatre mémorables journées ; 80 avaient été faits prisonniers, la plupart couverts de blessures; parmi eux, le sous-lieutenant LARRAZET et l'adjudant THOMAS; mais, chose remarquable qui fera l'éternel orgueil du 8e bataillon, pas une plainte, pas un murmure, pas une parole de défiance, aucune hésitation, pas l'ombre du désordre dans ces épreuves si prolongées, si diverses, tant étaient fortes la discipline et l'aveugle confiance dans les chefs qui ont si bien montré combien ils en étaient dignes. Pas un instant le dévouement n'a failli et c'est le plus bel éloge qui puisse être fait de tous ces glorieux martyrs de l'honneur et du devoir.

Djemmâa fut bloqué pendant quinze jours et fut délivré le 10 octobre par les colonnes LAMORICIÈRE et CAVAIGNAC.

La première pensée des généraux fut pour les carabiniers morts et restés sans

sépulture dans le ravin des Ouled-Ziris. Quelques-uns, le capitaine DE GÉRÉAUX et le lieutenant DE CHAPPEDELAINE purent être reconnus. Le lieutenant-général DE LAMORICIÈRE voulut présider lui-même la triste cérémonie, et, dans une allocution pleine d'éloges et d'expressions d'un vif regret, demanda vengeance au nom de la France et de l'armée pour ces braves qui venaient de porter si haut le nom français. L'ordre du jour mentionne les noms des quinze militaires qui avaient survécu à la retraite de Sidi-Brahim; le caporal LAVAYSSIÈRE, dont l'énergie morale avait été si remarquable et qui avait puisé dans cette énergie les forces nécessaires pour rapporter seul son arme, fut nommé sergent; les chasseurs et carabiniers qui l'accompagnaient furent nommés caporaux.

Un hommage posthume fut rendu aux victimes dont les corps avaient été retrouvés : des croix de la Légion d'honneur furent attachées sur les cercueils qui renfermaient les restes glorieux.

Le sergent LAVAYSSIÈRE fut décoré de la Légion d'honneur ainsi que les autres survivants ;le 12 mai de l'année suivante, dans une belle revue, il recevait, au nom de S. A. R. le comte de Paris, des mains du général Cavaignac, une carabine d'honneur qui portait l'inscription : *Donné par*

le Prince Royal au caporal Lavayssière — *Sidi-Brahim — Septembre* 1845.

Le 23 septembre 1846, premier anniversaire du combat, tous les corps de la colonne s'unissaient au 8e bataillon pour l'inauguration d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de ceux qui surent si bien mourir pour la patrie.

Le 17 novembre de la même année, un envoyé d'Abd-el-Kader, porteur de lettres de paix au roi et au maréchal Bugeaud, ramenait dix prisonniers dont le retour au milieu de l'armée fut un véritable triomphe. Le sous-lieutenant Larrazet et l'adjudant Thomas reçurent la décoration de la Légion d'honneur devant toutes les troupes. Tous les autres malheureux prisonniers avaient été traîtreusement, lâchement assassinés, le 26 avril, sur le territoire marocain.

Tel fut le combat de Sidi-Brahim.

L'impression dramatique qui se dégage de ce simple récit fera comprendre quels précieux souvenirs évoque la pensée de ces trois journées qu'on peut appeler les trois glorieuses des chasseurs à pied. On comprendra aussi pourquoi l'anniversaire de ce combat héroïque a été choisi pour célébration de la fête des trente bataillons de l'arme et combien sont glorieux les ti-

tres du sergent Lavayssière, modeste héros qui personnifie encore aujourd'hui ces souvenirs impérissables à la vénération et à la sympathie enthousiaste de tous les chasseurs de l'armée !

CHANT DE SIDI-BRAHIM



2e *Couplet.*

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abîme,
On croît voir, à travers l'azur,
L'aigle voler de cime en cime.
Vous roulez en noirs tourbillons,
Et, parfois limiers invisibles,
Vous vous couchez dans les sillons
Pour vous relever plus terribles.

REFRAIN.

3e *Couplet.*

Aux champs où l'oued Had suit son cours,
Sidi-Brahim a vu nos frères,
Un contre cent, lutter trois jours
Contre des hordes sanguinaires.
Ils sont tombés silencieux
Sous le choc, comme une muraille :
Que leurs fantômes glorieux
Guident nos pas dans la bataille.

REFRAIN.

4e *Couplet.*

Héros au courage inspiré,
Nos pères conquirent le monde,
Et le monde régénéré
En garde la trace féconde !
Nobles aïeux, reposez-vous !
Dormez dans vos couches austères !
La France peut compter sur nous,
Les fils seront dignes des pères !

REFRAIN.

Couplet inédit.

Surprise un jour, frappée au cœur,
France tu tombas expirante ;
Le talon brutal du vainqueur
Meurtrit ta poitrine sanglante.
O France, relève le front
Et lave le sang de ta face ;
Nos pas bientôt réveilleront
Les morts de Lorraine et d'Alsace.

REFRAIN.

Paris et Limoges. — Imp. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

[illegible]

ROMANS

[illegible]

Librairie militaire H. Charles-Lavauzelle

Paris, 11, place Saint-André-des-Arts.

Contes d'amour et de bivouac, par Ch. de Ry[illegible] illustrés par de nombreuses gravures hors texte. — Volume in-18 de 276 pages............ 3 50

Fra[illegible], par L. des Bouffioles. — Roman philosophique, social et militaire, couronné par la Société d'encouragement au bien. — Volume in-18 de 176 pages............................ 2 50

Aventures de trois canonniers, recueillies par un quatrième, par P. Noël. — Volume in-18 de 238 pages............................ 3 [illegible]

La Folie du lieutenant, traduit de l'anglais par G. [illegible]. — Vol. in-18 de 430 pages.. 3 50

La Langue verte du troupier, avec préface de M. [illegible], membre de la Société des Gens de lettres. — Br. in-18 de 32 pages.. [illegible]

Mi[illegible] à tous. — Dans le Midi. — Sous les [illegible]. — Fanfreluche et [illegible], par Joseph Maire. — Vol. in-18 de 232 pages.. 3 [illegible]

[illegible], par le même. — Volume in-18 de 264 pages............................ 3 [illegible]

Madame la Préfète, par le même. — Volume in-18 de [illegible] pages............................ 3

Les Voyages merveilleux de Jacques [illegible], par A. [illegible]. — Vol. in-18 broché de 250 pag. 3 [illegible]

POÉSIES.

Les Saint-Cyriennes, poésies, par Fernand [illegible], avec de splendides gravures dans le texte et hors texte. — Volume in-18 de 216 pages.. [illegible]

[illegible], poésie ayant obtenu au concours littéraire du Centre le 1er prix, offert par M. le président de la République. — Brochure in-8 de 16 pages............................ [illegible]

Le catalogue spécial est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande.

